QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

L'INFLUENCE DE LA CIVILISATION

DANS LES MALADIES ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 1 *janvier* 1820, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;*

PAR AUGUSTE-PIERRE MEIRIEU, de Saint-Gilles,

Département du Gard.

Élève de l'École pratique ; Membre de la Société d'Instruction médicale, etc.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1820.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU, *Président.*
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798 l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

PATRIS MANIBUS,

DILECTISSMÆ MATRI,

FRATRIBUSQUE,

NECNON MEMORIÆ

CAROLI MEIRIEU,

Agnati mei.

GRATUS AUCTOR

A. P. MEIRIEU.

PATRIS MANIBUS,

DILECTISSIMÆ MATRI,

TRATRIBUSQUE,

NECNON MEMORIÆ

CAROLI MERLIEU,

Agnati mei,

GRATUS AUCTOR

A. P. MERLIEU.

AVANT-PROPOS.

ETUDIER l'homme dans son essence et dans ses rapports avec l'univers; le suivre à travers les siècles dans les progrès de son entendement et de ses relations sociales, en ayant égard à l'influence des climats et aux diverses circonstances particulières; montrer ainsi quelles sont les causes qui ont contribué à l'avancement de la civilisation, ou qui en ont retardé les progrès chez les différens peuples, et quelles ont été les conséquences nécessaires qui ont découlé de cette civilisation, en comparant entre eux, et avec les nations sauvages, les peuples chez lesquels elle est portée au plus haut degré, telle serait à peu près la marche qu'il conviendrait de suivre pour traiter le sujet sur lequel je me hasarde de présenter aujourd'hui quelques reflexions. Mais l'on sent combien

cette tâche serait difficile; il faudrait sonder les profondeurs du cœur de l'homme, débrouiller l'esprit des lois de tous les peuples, et pénétrer, pour ainsi dire, jusque dans les révolutions qu'a essuyées notre globe.

La question dont je m'occupe n'a, je crois, jamais été traitée *ex professo :* on trouve là-dessus quelques vues répandues çà et là dans les auteurs; mais elles ne font pas corps ensemble, et n'ont pas un but déterminé. Les rapprochemens que je fais pourront être de quelque utilité pour l'hygiène; car signaler les abus, c'est en même temps indiquer les moyens d'y remédier. « Si l'espèce humaine peut être perfectionnée, comme la plusieurs fois répété *Descartes,* c'est dans la médecine qu'il faut en rechercher les moyens. »

Je ne me dissimule pas que les considérations dans lesquelles je suis entré sur la nature de l'homme auraient besoin de plus grands développemens, et qu'elles ne seraient bien placées que dans un ouvrage d'une autre étendue que celui-ci; j'ai cru cependant devoir les laisser telles qu'elles sont; elles pourront servir à faire entrevoir l'étendue de mon sujet. L'influence des climats, que j'ai passé sous silence, peut fournir matière à des considérations très-intéressantes; on peut en juger en

lisant le beau Traité d'HIPPOCRATE, *de aere, locis et aquis.*

Les plus savans philosophes du siècle dernier ont discuté long-temps à l'occasion de savoir si l'homme est né bon, ou s'il est né méchant. Des preuves pour et contre, plus ou moins péremptoires, ont été alléguées. Forcé de prendre un parti sur une matière aussi délicate, j'ai cru devoir consulter mon cœur et me diriger d'après l'impulsion de ma conscience. L'homme, le plus parfait des êtres, le chef-d'œuvre du Créateur, est né essentiellement bon ; une assertion contraire est trop dégradante pour l'espèce humaine, et trop dangereuse à émettre.

J'ai distingué soigneusement le barbare de l'homme naturel, aussi je n'ai pas pris le terme de comparaison dont j'avais besoin parmi les nations sauvages, au risque de m'exposer au reproche d'avoir fait l'homme à ma fantaisie. Mais, de ce qu'il n'existe pas de peuple chez qui toutes les qualités naturelles soient réunies, il ne s'en suit pas qu'il n'en puisse exister, et qu'il n'en ait jamais existé. J'ai pris l'homme dans toute sa perfection, bien persuadé que la nature ne le fait pas toujours ainsi, mais convaincu aussi qu'elle n'en fait jamais un monstre.

Le mot *civilisation* est pour moi presque synonyme de

mollesse et de *luxe;* ainsi ce n'est pas à la société que je m'adresse, puisqu'elle est nécessaire à l'homme, mais bien aux abus qui en ont découlé, et surtout lorsqu'ils sont portés au point où on les voit dans les grandes villes. Puissai-je parvenir à prouver combien la tempérance, la sobriété et le travail sont utiles à la santé du corps et de l'esprit!

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

L'INFLUENCE DE LA CIVILISATION

DANS LES MALADIES.

Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme. Cette réflexion, par laquelle *Rousseau* commence son livre sur l'éducation, toute paradoxale qu'elle paraît, peut cependant acquérir quelque justesse, si l'on compare l'homme vivant dans le simple état de nature avec celui qui a été modifié par nos institutions. La force, la santé, la paix du cœur, sont l'apanage du premier; tandis que le second est l'esclave des préjugés et des besoins factices ; sans cesse dévoré par l'ambition, déchiré par l'envie, tourmenté par la jalousie ; ainsi miné par les passions, son corps est dans un état de faiblesse extrême, et ouvert de toute part aux maladies qui, en consumant l'énergie vitale, ferment toute avenue aux sensations agréables, qu'il recherche avec tant d'avidité.

La description que les poëtes nous on donnée de l'âge d'or, et qui était celui dans lequel nos pères ont parcouru une si longue

carrière, comme l'atteste l'histoire, n'est plus applicable à aucun peuple. Tout est changé ; nulle part on ne retrouve l'innocence et la pureté des mœurs qu'ils ont tant vantées ; la civilisation a envahi presque tout le globe, et avec elle sont venus les maux qui lui servent de cortége.

L'espèce humaine n'a pas toujours été sujette aux mêmes besoins, aux mêmes fonctions, aux mêmes maladies. Les premiers orbicoles, menant une vie très-active, sans cesse occupés à pourvoir à leur subsistance, ne faisant usage que d'une nourriture simple, le plus souvent végétale, n'étant soumis à aucune autre loi que celle de la nature, ne dûrent pas connaître les maladies ; leurs facultés étaient bornées comme leurs désirs. Mais bientôt les uns et les autres s'étendirent ; après qu'on eut satisfait aux besoins de première nécessité, on s'en fit de moins nécessaires : après ceux-ci vinrent d'autres moins nécessaires encore ; d'où l'on passa par degrés aux besoins inutiles, tous plus frivoles les uns que les autres, et enfin aux besoins nuisibles. En même temps la somme des maux s'est accrue en proportion. Ce ne fut d'abord que des indispositions légères que l'homme ressentit ; et l'hygiène seule suffit pour l'en délivrer. Mais bientôt parurent des maladies réelles, quoique encore peu graves et peu tenaces ; et enfin, nos besoins augmentant toujours, on a eu à combattre ces maux incurables qui tourmentent notre espèce. C'est de là que la médecine tire son origine ; elle est fille du temps, de nos besoins et de la nécessité ; j'ai presque dit de la civilisation.

Pour se convaincre de ce que j'avance ici, on n'a qu'à jeter un coup-d'œil sur l'histoire, et on verra que toujours les maladies ont été en rapport direct avec les progrès de la civilisation. Rome, en héritant des mœurs d'Athènes, hérita aussi des maladies qu'elle ne connaissait pas encore. Dans les premiers temps de sa fondation elle ne comptait point de médecins dans ses murs ; et qu'auroient-ils fait dans une république où les mœurs et la santé du corps et de l'esprit des citoyens se conservaient par le travail ? Ce ne fut

qu'environ six cent trente-cinq ans après cette époque (1), c'est-à-dire après tous les autres arts libéraux, comme l'observe *Pline*, que la médecine fut reçue, et que l'on souffrit *Asclépiade*. Cent ans auparavant on avait chassé *Archagathus*. Il faut donc convenir avec *Stahl* (2) et *J. J. Rousseau* (3) que la raison humaine est la cause de tous nos malheurs, et qu'avec le savoir la mort est entrée dans le monde (4). Cette idée remonte à la plus haute antiquité. Les Egyptiens attribuaient à un dieu ennemi du repos des hommes la découverte des sciences et des arts. Ce dieu est le serpent de l'Ecriture : elle nous montre l'homme dans un paradis terrestre avant qu'il eût savouré le fruit de l'arbre de la science. Dès qu'il y eut touché, un nouvel horizon s'ouvre devant lui, il veut s'égaler à l'Être suprême ; mais il reconnaît aussitôt son insuffisance, *sa nudité*. L'allégorie est belle et vraie.

Je n'examinerai pas si l'homme est un animal en tout semblable aux autres, ou même inférieur, comme l'ont avancé quelques philosophes, et s'il est dans sa nature de vivre errant dans les bois parmi les ours et les tigres. L'homme est né pour la société ; mais ces grandes nations de vingt à trente millions d'âmes, ces cités de quatre à cinq cent mille hommes, comme l'observe *Raynal*, sont des monstres de la nature : les eaux y sont corrompues, l'air infecté, et les forêts, dévastées à plusieurs lieues à la ronde, ne peuvent plus le purifier des miasmes mortels qu'il contient.

Sans recourir à son organisation matérielle, il me suffira, pour détacher l'homme des brutes, d'indiquer la faculté qu'il a de réfléchir, d'imaginer, de s'enthousiasmer, de découvrir la cause des choses,

---

(1) *Lecler*, Histoire de la médecine.

(2) De frequentia morborum in corpore humano præ brutis.

(3) Discours sur ces questions : 1.° *Si les sciences et les arts ont contribué à épurer les mœurs ?* 2.° *Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle ?*

(4) *Stahl*, loco citato.

de pénétrer dans l'avenir, et de s'élever jusqu'à la connaissance de l'Être suprême ; ce qui le rapproche autant de la Divinité qu'il le sépare des autres créatures. Lui seul a, en outre, la première de toutes les grâces, la pudeur, et une idée du beau et du bon. Le plus faible de tous les animaux, à sa naissance, il leur impose une sorte de terreur, lorsqu'il est parvenu à sa maturité ; tous reconnaissent son empire. Ce qu'il ne peut pas exécuter par la force, il le peut par l'adresse. Seul dans la nature, il est doué d'une perfectibilité en quelque sorte infinie, qui résulte de la faculté de communiquer ses connaissances à ses semblables par le moyen de la voix articulée ; ce qui contribue à lui donner un empire absolu sur la terre, en l'associant à ses semblables, pour jouir pleinement de sa possession. Ainsi la vie des descendans de l'homme commence pour ainsi dire là où finit celle de ses prédécesseurs, tandis que celle d'un animal commence toujours au même point. Qu'on ajoute à cela l'attachement mutuel des sexes, la longue faiblesse de l'enfant, et l'impossibilité où il se trouve pendant long-temps de se suffire, et on sera convaincu de la nécessité de la société pour l'homme.

C'est cet attachement des familles qui est le principe, le fondement de la société civile. Si je voulais le chercher ailleurs, je ne le trouverais pas, comme l'ont fait *Pascal* et *Rousseau*, dans une possession arbitraire, mais bien dans un désir de primer de quelque manière, soit par les grâces du corps, soit par ses ajustemens. C'est là la boîte de Pandore, d'où sont sortis tous les vices et toutes les vertus : l'égalité qui, dans les premiers âges, régnait sur la terre s'est tout à coup dissipée comme un nuage devant l'idée du beau ; d'où sont nées la préférence, la discorde et l'ambition, qui se sont répandues sur le globe avec tous les autres vices qu'ils traînent à leur suite. Que de maux, que de guerres, que de revers, que de crimes n'eût pas épargnés au genre humain celui qui, avec une éloquence persuasive, se fût écrié : « Gardez-vous de croire à la félicité en donnant quelque prix à ces avantages futiles du corps ; les seuls auxquels vous deviez prétendre se trouvent dans votre cœur ; ils

sont donnés par la vertu, c'est par elle que vous devez primer. Ces apparences par lesquelles vous vous laissez éblouir sont le manteau des vices qui, s'emparant de tous vos sentimens, vous traîneront d'abîme en abîme, vous conduiront à l'ignominie et aux maladies, qui vous sont jusqu'à présent inconnues; elles mineront votre santé, épuiseront votre cœur, et le fermeront à toute sorte de félicité. »

La nature, en créant l'homme nu, sans griffes, sans défenses, et d'une délicatesse extrême, a voulu montrer que le premier des êtres devait seulement se servir de sa pensée et de son industrie. Elle lui a réparti en outre une plus grande dose de sensibilité qu'aux autres animaux; elle a mis dans son cœur la reconnaissance, l'amour paternel et filial, qui lui sont presque exclusifs. Ce n'est pas dans son essence de s'entr'égorger avec ses semblables; et si parmi nous quelques âmes abjectes étouffent dans leurs cœurs la voix de la nature, si nous voyons les hommes se faire la guerre, c'est un résultat de la civilisation, de l'inégalité qui règne entre eux, des besoins multipliés que cette même civilisation a créés, et que l'homme ne peut satisfaire qu'au détriment de ses semblables. Dans l'état de nature, le père et la mère se sacrifieront toujours pour leur fils, et le fils leur conservera toujours de la reconnaissance. L'homme ne fera jamais ce qui répugne aux tigres et aux hyènes, comme quelques prétendus sages du siècle dernier l'ont avancé. Quelle sublime morale que celle qui apprend aux hommes qu'ils peuvent égorger leur père et leurs fils en sûreté de conscience! Quelle profonde analyse du cœur humain! Hommes dégradés, c'est votre philosophie qui vous a ravalé au rang des brutes et des bêtes féroces auxquelles vous vous comparez; vos cœurs barbares se sont crus dans l'état de nature, lorsque, semblables à ceux des Caligula, des Tibère, des Néron, des Amurat, ils étoient abrutis par toutes les passions poussées jusqu'à la rage, et à la plus affreuse abomination.

L'homme jouit au plus haut degré du tact et du toucher; cette

faculté étant répandue sur toute la surface de son corps, multiplie ses points de contact avec les objets extérieurs, et devient pour lui la source de sensations délicieuses. Il est naturel de penser qu'il chercha d'abord à garantir des intempéries atmosphériques cette grande surface sensible, et cette époque peut être considérée comme le berceau de la mollesse. Il se couvrit d'abord de la dépouille des animaux ; bientôt elles lui furent insuffisantes, il fallut d'autres habillemens mieux ajustés. La sensibilité de la peau, ainsi protégée par des vêtemens, devint plus exquise ; la vie nomade fit place à des habitudes casanières et sédentaires, qui amollirent encore la constitution, la rendirent plus impressionnable, plus délicate ; l'homme devint ainsi plus faible et en même temps plus sensible, plus désireux et plus vicieux ; car ces quatre conditions découlent l'une de l'autre et ne peuvent aller séparément. Voilà les premiers pas de la civilisation, qui a toujours fait des progrès en suivant la même route.

La mollesse, en exaltant la sensibilité, et par là devenant la source de toutes les passions, peut être considérée comme la cause principale des maladies ; car, si nous comparons les hommes entre eux, nous trouvons que toujours ces affections sont en raison directe du développement de la sensibilité, et que le sauvage est moins maladif que l'homme civilisé, le paysan que le citadin, et celui qui est stupide et grossier moins que l'ingénieux et le délicat. Telle est donc la destinée du genre humain, que le plaisir et la douleur n'ont qu'une même source, que du bonheur parfait il n'y a qu'un pas pour arriver à la maladie, et que les jouissances et la douleur creusent également notre tombeau.

En considérant la vie sauvage, nous voyons qu'il est dans la nature de l'homme de vivre libre et indépendant, quoiqu'en réunion avec ses semblables, de n'avoir d'autres liens que ceux qui lui sont donnés par son cœur ; c'est-à-dire de n'être guidé que par l'amour, la bienveillance, la reconnaissance, l'humanité. Il n'est pas vrai, comme l'a prétendu *Hobbes*, que nous naissions comme les

soldats de Cadmus, tous en guerre et armés les uns contre les autres.

La nudité et l'état d'impuissance dans lequel l'enfant se trouve en naissant montre assez sa destination ; mais il est bientôt façonné par ses semblables au point qu'il n'est plus reconnaissable ; c'est l'homme de l'art et de nos fantaisies, et non celui de la nature ; il est esclave depuis sa naissance jusqu'à sa mort. A peine a-t-il vu le jour, qu'on le serre dans un maillot ; plus grand, on le contraint de toutes les manières pour le faire céder aux convenances ; mais ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on y parvient. Semblable à un jeune arbre que l'on veut plier, et qui tend toujours à prendre sa rectitude naturelle, l'enfant s'échappe continuellement aux contraintes civiles. Plus tard, l'amour, l'ambition, l'envie, l'avarice et toutes les autres passions, sont autant de chaînes qui pèsent sur lui et qui le tiennent assujetti aux maladies. « L'homme naturel, comme l'a dit « *Rousseau* (1), est tout pour lui ; il est l'unité numérique, l'entier « absolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même et à son semblable. « L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, et dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui « est le corps social. »

Suivons l'homme dans les différens états par lesquels le fait passer la civilisation, et montrons en raccourci quelles sont les modifications qu'il subit par la vie sédentaire, qui est le principe de tous ses malheurs, et par les préjugés de ses semblables.

A peine avons-nous vu le jour, qu'on nous fait porter les liens sociaux. L'enfant, en venant au monde, éprouve des changemens remarquables. De l'état de gêne où, plié en un peloton, il vivait depuis neuf mois, il est tout à coup mis en liberté. Un nouveau mode de circulation s'opère ; à l'instant toutes les principales fonctions sont changées, il commence à éprouver des sensations, l'air

---

(1) Émile, liv. I.

irrite sa peau, la lumière frappe ses yeux ; et bien que la nature laisse subsister encore pendant quelque temps la membrane pupillaire pour modérer l'action de ce fluide, elle est encore assez intense pour des organes si délicats; aussi l'enfant témoigne-t-il par des pleurs l'impression qu'il en ressent. Mais ce n'est pas pour long-temps que, dans certains pays surtout, on lui laisse la faculté de remuer ses membres, et de pleurer en liberté; on le garrotte bientôt dans un maillot, et on s'oppose ainsi, par la compression, à la dilatation des parois de la poitrine et au jeu du diaphragme. Ce n'est qu'avec beaucoup d'efforts qu'il peut se dédommager, par des pleurs, de l'agitation de ses membres, qui lui est interdite. La circulation est ainsi intervertie, les humeurs stagnent et ne peuvent pas fournir au développement des parties de l'enfant ; car rien n'est plus propre à énerver le corps que l'inaction. Que l'on compare le paysan avec le citadin efféminé, et l'on verra bientôt quels sont les avantages de l'exercice.

J. J. Rousseau s'est fortement élevé contre l'abus du maillot; mais sa voix éloquente n'a guère été entendue que des rives de la Seine ; elle n'a pas pénétré vers cette belle partie de la France où les hommes naissent forts et vigoureux, parce que leurs pères ne sont pas encore énervés par la mollesse, mais où leur accroissement est enrayé par l'usage du maillot. Femmes de mon pays, vous êtes bonnes mères, vous êtes sensibles ; faites concession de vos préjugés en faveur de vos enfans; ne contraignez plus par des liens le fruit de votre sein ; vous n'avez pas besoin de ces garrots pour vous assurer de sa soumission, vous avez assez de votre bonté, de votre tendresse ; la reconnaissance est dans le cœur de l'homme, et il est rare qu'une bonne mère trouve un fils ingrat : jouissez à la fois du physique et du moral de vos enfans ; car, si vous les laissez croître en liberté, vous n'aurez presque jamais à gémir sur leur difformité, ou du moins vous ne pourrez pas en attribuer la cause à une pratique barbare.

L'usage des corsets en acier ou en baleine, que l'on fait porter

continuellement aux enfans, et surtout aux jeunes filles, en comprimant la poitrine, met obstacle à la circulation du sang. Chez ces sujets, ordinairement faibles, l'action des organes est facilement surmontée ; de là résulte le plus souvent la dypsnée, qui est toujours suivie d'autres maladies très-graves, très-souvent incurables, telles que la dilatation anévrismale du cœur, l'engorgement de quelques viscères, tels que le foie, la rate, les glandes du mésentère, de celui du tissu cellulaire ; ce qui produit cette bouffissure qui est si commune parmi les femmes des villes. En outre, cette compression habituelle prédispose singulièrement aux inflammations du diaphragme, du poumon, à l'hémoptysie, à la phthisie, etc.

Le diaphragme, refoulé continuellement en bas, s'oppose à l'amplitude de l'estomac, et trouble les fonctions ; ce qui donne lieu à des indigestions, des diarrhées, des douleurs habituelles à la région épigastrique, des vomissemens, le défaut de nutrition et de force des organes, et par suite leur faiblesse, qui entraîne vers les maladies de nerfs, si communes depuis quelque temps. Ainsi ce n'est qu'à demi qu'on rend la liberté aux enfans ; on leur relâche les pieds, mais on leur comprime plus fortement le ventre et la poitrine, et on leur déforme la taille, dans l'intention de la leur former : comme si les Lacédémoniennes, que l'on ne mettait pas ainsi au moule, étaient moins bien faites que nos Parisiennes ; et si ces belles formes que nous admirons dans les statues antiques ne valaient pas mieux que celles de ces anglomanes partagées en deux comme des guêpes.

J'aurais beaucoup à m'étendre sur l'éducation, tant physique que morale des enfans, et j'insisterais principalement sur la meilleure forme à donner aux vêtemens, si je ne craignais pas de dépasser les bornes que je me suis prescrites.

Il faut pourtant avouer que depuis quelque temps on a donné une meilleure direction à l'éducation. Les mouvemens du corps font aussi partie des études ; mais combien ne voyons nous pas encore

de parens qui, par une sollicitude mal entendue, gardent leurs enfans auprès d'eux pour les soigner de plus près. Les mères, surtout, se plaisent à rendre ainsi captives leurs petites filles; elles croient faire leur bonheur, les préserver des rhumes et des fluxions de poitrine en les empêchant de se livrer à la pétulance de leur âge; elles veulent leur former l'esprit en raisonnant continuellement avec elles sur des choses qu'elles n'entendent pas (car il est bien peu de mères qui sachent se mettre à la portée de leurs enfans), ou en leur faisant faire la lecture. Non-seulement elles manquent ainsi leur but, mais elles ont un résultat opposé à celui qu'elles s'étaient proposé. « Une fille, dit *Pomme*, qui lit un livre au lieu de jouer avec ses compagnes sera bientôt atteinte de vapeurs »; et j'ajouterai de la manie, qui, dans ce cas, arrive préférablement à tout autre genre d'aliénation mentale.

Toutes les facultés de l'homme se développent successivement et à des âges différens; il ne faut pas trop les hâter, si l'on veut avoir des effets durables. Les fleurs ne peuvent jamais naître avant les fruits : le printemps est la saison des premiers comme l'automne est celle des seconds. Ainsi les jeux sont l'apanage de l'enfance comme la réflexion est celui de l'âge mûr. C'est en vain que l'on voudrait intervertir l'ordre établi par la nature, et hâter la maturité des idées; l'homme qui voudrait en agir ainsi serait comparable au jardinier qui, pour avancer l'époque de la maturité des fruits, interrompt la circulation de la branche qui les porte, en enlevant une portion circulaire de l'écorce. Cette opération lui réussit très-bien; mais l'année d'après, cette même branche, qui aurait donné encore des fruits, est condamnée à périr. Ainsi ces petits prodiges, qui font les délices de leurs parens, en deviennent pour ainsi dire les victimes, car il est rare qu'ils parviennent à un âge avancé. « La nature veut que les enfans soient enfans avant « que d'être hommes..... et j'aimerais autant exiger qu'un enfant « eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans (1). »

(1) *Rousseau*, Émile, liv. 2.

Ce n'est pas en élevant les enfans délicatement, dans une chambre bien close, et en les préservant des vents coulis qu'on les prémunit contre les rhumes et les autres maladies; c'est en les exposant au froid, au chaud, au vent, à la pluie, et à toutes les intempéries des saisons. Il en est du corps comme de l'acier; il est d'autant plus dur et plus inattaquable, qu'il a été mieux trempé. Les sauvages, qui sont endurcis à tout, et chez lesquels cette trempe du corps a imprimé aussi un caractère de vigueur à l'âme, ne connaissent ni les catarrhes, ni la plupart des autres maladies. Ce n'est qu'après avoir été influencé par notre manière de vivre, que le jeune homme de la forêt de l'Aveyron fut attaqué d'un rhume et sentit le besoin de se moucher; auparavant, sa membrane pituitaire ne sécrétait juste que la quantité de fluide nécessaire pour humecter l'air servant à la respiration et faciliter l'olfaction (1).

Un vice qui est encore à corriger dans l'éducation des enfans, c'est de les tenir toujours enfermés, et de ne leur permettre que des mouvemens mesurés. Un arbre que l'on taille de mille manières, et auquel on fait prendre des formes régulières, ne devient jamais si fort que celui qui peut étendre ses rameaux dans toutes les directions.

L'inaction et l'indolence portent une énervation funeste sur la peau, l'estomac et les intestins; la circulation étant interrompue, la transpiration l'est aussi; les vaisseaux capillaires ne se dilatent plus pour recevoir le sang, et on ne voit plus paraître sur la peau ces teintes de rose et d'albâtre qui donnent un caractère de fraîcheur et de vie, et annoncent une santé parfaite. En vain l'on tente d'y suppléer; l'art, par tous ses artifices, ne peut jamais

---

(1) La civilisation a le même effet chez les animaux. Ils ne sont malades que dans l'état de domesticité. La levrette d'une petite-maîtresse passe sa vie tourmentée par les remèdes, les maux, les attentions minutieuses et les caprices de celle qui lui consacre tout son temps, et qui met tout son bonheur à lui servir de domestique.

égaler la nature. Qu'on l'emploie pour rétablir les brèches que le temps fait à la beauté, j'y consens, puisque par nos institutions, c'est une nécessité indispensable de plaire par un extérieur le plus souvent trompeur; mais qu'on n'enraie pas les forces de la nature chez les jeunes personnes, lorsqu'elle peut seule faire les frais de cet agrément.

L'énervation qui résulte d'une vie sédentaire s'étend à tout le système des glandes et des vaisseaux lymphatiques, aux veines, et principalement dans le système de la veine-porte; d'où résultent des stases qui produisent nécessairement des tubercules, des hydropisies, le trouble de la digestion, l'ictère, la mélancolie, etc., maladies qui ne s'observent guère chez les personnes qui mènent une vie très-active. C'est en ce sens que les professions qui obligent à rester sédentaire sont nuisibles; mais il n'en est pas dont l'action soit si marquée que celles qui exigent une contention d'esprit soutenue. Toutes les forces se dirigent alors vers le cerveau, les poumons sont refoulés en haut, la respiration ralentie, quelquefois suspendue et mêlées de soupirs; c'est pourquoi les hommes de lettres sont principalement exposés aux hémorrhoïdes, aux engorgemens des viscères; les digestions se dépravent, l'hématose languit, un sang pur et bien vivifié ne va plus électriser le cerveau, qui bientôt tombe dans l'inertie; le génie ne s'en élance plus avec les pensées, les idées lucides disparaissent, l'homme devient sombre, soucieux, méfiant, comme le prouve la vie des plus grands génies; ils sont punis, comme le dit *Tissot*, par la partie qui a péché, et la migraine, la surdité, la cécité, tous les genres d'aliénation mentale, tourmentent des jours qui se terminent souvent par une attaque d'apoplexie : heureux encore lorsqu'elle ne laisse pas une paralysie générale, en attendant un moment plus propice pour immoler sa victime.

Il est maintenant prouvé, ainsi que *Cabanis* l'a démontré dans son bel ouvrage où il traite des rapports du physique et du moral, qu'en général plus la vie intérieure a d'activité, moins la vie

extérieure en a, et *vice versâ* (1). Mais il existe entre elles un rapport tellement parfait, que la première ne peut être dans l'intégrité absolue, si la seconde est malade. Partant de ce point, la meilleure manière de faire à un enfant un sens droit, un raisonnement juste, consiste à lui faire un corps robuste, car la force du corps donne de la vigueur à l'âme. De cette manière on aura un homme qui aura du bon sens et de la raison, et non un automate qui bientôt ne sait plus penser ni agir que par l'impulsion des autres; car il est presque nécessaire d'être fort de corps pour avoir du bon sens, *mens sana in corpore sano*, et il est, pour ainsi dire, indispensable d'être faible pour avoir de l'esprit; et cette exaltation dans les facultés intellectuelles est plus voisine qu'on ne pense de la manie. De là vient le proverbe qui dit que tous les grands hommes ont un petit grain de folie: *nullum magnum ingenium sine mixturâ dementiæ.*

Il faut, pour que les fonctions puissent s'exécuter librement, que tous les organes soient à l'unisson. Il en est du corps comme d'un instrument de musique; si l'accord n'est pas parfait, les résonnances sont discordantes; de même, si les organes ne sont pas en rapport entre eux, les sensations, et par suite les idées, ne le seront pas avec les objets extérieurs; l'accord du tout résulte d'une sensibilité graduée, et cela ne peut s'obtenir qu'en fortifiant le corps et l'esprit en même temps. Ces tempéramens minces, dits *nerveux*, qui ne sont dus qu'à une plus grande activité du système cérébral sur le système musculaire, sont singulièrement disposés à l'hypochondrie, l'hystérie, la manie; ce sont des corps mal équilibrés, que le moindre choc fait pencher d'un côté.

Les femmes, il est vrai, ne sauraient supporter un travail pénible et soutenu, leurs faibles bras et leurs mains délicates ne pourraient manier le fer et conduire la charrue; car les grâces,

---

(1) Ceci n'est guère applicable qu'aux facultés intellectuelles, et encore y a-t-il des exceptions nombreuses.

comme le dit *Roussel* (1), s'accommodent mal de la sueur et du hâle; mais il n'est pas moins vrai que l'inaction leur est aussi préjudiciable qu'aux hommes, et ces derniers ne peuvent être vigoureux que les femmes ne le soient aussi; elles ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux. Les filles de Sparte, qui participaient aux jeux et aux exercices des garçons, et qui paraissaient comme eux dans les cérémonies publiques, ne faisaient pas la guerre; mais, après être devenues femmes, elles donnaient des enfans capables d'en soutenir les fatigues; et c'est d'elles que sont sortis les hommes les plus forts, les plus vaillans, dont l'Histoire ait conservé le souvenir, et qui ont fait trembler presque toute la terre.

La force n'est pas moins essentielle à la vertu, à la douceur, et à l'amabilité qu'à la santé. Les Spartiates étaient en général très-vertueuses et très-aimables; il n'y a que les êtres faibles qui soient méchans. La douceur est le plus souvent l'apanage de la vigueur. La faiblesse est presque toujours jointe à une sensibilité exaltée et à un caractère colère et impatient; aussi conduit-elle aux passions la plupart du temps; et quelle source plus féconde de maladies que les passions! elles dépeupleraient bientôt le globe, si la civilisation, d'où elles sont nées, ne réparait en partie leurs désordres par la connaissance mieux entendue des lois de l'hygiène. Ainsi le véritable moyen de rendre un enfant vertueux, c'est de ne pas donner à sa sensibilité le temps de s'exalter, de fermer le chemin aux vices et aux maladies par le travail; et on verra disparaître en grande partie les phthisies, les scrophules, les angelures, les névroses, et toutes les affections qui dépendent de la débilité des organes.

Mais si l'exercice est essentiel au maintien de la vie, l'air libre et le soleil ne le sont pas moins pour faciliter l'hématose, accélérer la circulation, et s'opposer à la stagnation de la lymphe. Aussi, dans les grandes villes, ces goufres de l'espèce humaine, presque tous les individus sont étiolés, et des praticiens observateurs ont

(1) Système physique et moral de la femme.

avancé qu'après la troisième génération, tous les habitans de Paris sont plus ou moins affectés de scrophules, parce qu'on y respire un air impur, qu'on fait peu d'exercice en général, et qu'on n'y jouit presque jamais de la chaleur vivifiante du soleil. Un sauvage, et même un campagnard lutte victorieusement contre toutes les influences extérieures, telles que l'air, les eaux dures, les alimens malsains, les saisons, etc. Son corps est, pour ainsi dire, réfractaire à toutes ces causes de maladies.

Dans l'état de nature, les désirs ne naissent pas prématurément, la puberté n'est point avancée par tous les prestiges de l'art, elle vient à l'insu des individus. Les sexes se sentent entraînés l'un vers l'autre par une force irrésistible, un besoin urgent; l'amour n'existe pas, ou du moins n'est-il pas comparable à ce fantôme théatral, ce torrent effréné qui, nourri par la lecture des livres érotiques, la fréquentation des sociétés, des bals, des spectacles, renverse tout, se complaît dans une vaine représentation, affecte des sentimens délicats par des expressions recherchées, qui sont une preuve indubitable de l'impuissance de l'imagination et du cœur. Comparez cette exaltation factice portée jusqu'au délire et à la fureur, et irritée sans cesse par les barrières sociales qu'il tend à franchir, je veux dire le rang, la fortune, les préjugés; comparez-la, dis-je, avec ce qu'elle est dans l'état de nature, d'un côté vous verrez cette dernière dans toute sa simplicité, et de l'autre vous la verrez dégradée par tous les raffinemens de notre civilisation. Les tableaux que les anciens nous ont laissé de l'amour sont plus obscènes, mais bien plus vrais que tous ces grands sentimens factices, restes de l'esprit de chevalerie.

Le célibat perpétuel est contraire à la santé et à la longévité, mais bien plus pour les femmes, sans doute à cause de leur susceptiblité nerveuse, que pour les hommes : nous en avons des exemples dans les vierges du Soleil des temples de Crusco et de Quito, les vestales chez les Romains, et parmi nous dans ces dignes filles qui s'enferment dans des cloîtres, et se consacrent entièrement au service

de l'humanité souffrante. Combien l'effet est plus marqué pour celles qui, au lieu de vivre dans le silence des monastères, passent au contraire leurs jours dans le tourbillon du monde, entourées des feux de l'amour, sans que jamais une étincelle ne tombe sur leur cœur; elles ressemblent à des fleurs qui se penchent sur leur tige et qui se fanent à regret de ne pas avoir accompli l'œuvre de la nature. Aussi les anomalies du flux menstruel, l'inertie générale de toutes leurs fonctions, et toute la série des maladies qui en résultent, telle que la chlorose, la consomption, le pica, l'hystérie, l'érotomanie, la fureur utérine, la manie, etc., en sont les suites plus ou moins nécessaires; heureuses celles dont les tristes jours ne sont pas minés par une dégénérescence carcinomateuse, et qui ne sont pas ainsi conduites en détail au tombeau, et dans des souffrances les plus attroces! Toute cette série d'affections est le résultat de jouissances prématurées, ou trop immodérées, et surtout de ces plaisirs solitaires qui font tant de ravages, dans les villes surtout.

La civilisation, portée au point où elle est dans les cités nombreuses, et, qui au premier coup-d'œil semblerait favoriser beaucoup la population, au contraire y met un obstacle. Si je veux chercher la raison de cela, je la trouve non-seulement dans la corruptibilité des mœurs et les unions mal assorties ou manquées par quelques considérations sociales, mais encore dans les pratiques criminelles des matrones, malheureusement trop communes dans les grandes villes. En outre, tous les citadins faibles, énervés par les plaisirs, ne transmettent à leurs descendans qu'une vie débile, qui, altérée encore par les passions, devient trop peu énergique pour être communiquée.

L'accouchement n'est pas une maladie, et les douleurs que, parmi nous, les femmes éprouvent, semblent être un résultat de notre civilisation et le fruit de l'arbre de la science, puisqu'elles sont presque toujours en rapport avec l'aisance. Chez les campagnardes, la grossesse n'astreint à aucun régime; elles vaquent à leurs travaux

ordinaires, au milieu desquels elles sont quelquefois surprises par les douleurs de l'enfantement ; « et la nature, comme le dit « *Roussel*, trouvant en elles des organes robustes et une âme « calme, opère sans contradiction, et les délivre avec moins de « souffrances et plus de célérité. » Les femmes opulentes, au contraire, sont sans cesse minées par les inquiétudes d'une attente chagrinante. Cet état d'inertie morale augmente par les petits soins et les alarmes vraies ou feintes des personnes qui les entourent, et passe jusque dans leurs organes. Aussi chez elle le travail est long, et plus souvent mortel. Ajoutez à cela l'état d'obésité dans lequel elles se trouvent, et les vices de conformation du bassin, plus commun chez elles par l'effet du rachitis, dépendant de l'inaction à laquelle on les a assujetties dans leur enfance, ou du virus dégénéré d'une maladie cruelle, triste résultat de la débauche de leurs parens.

Dans les campagnes, les femmes sont bientôt remises des suites des couches ; elles n'ont pas le temps de se traîner méthodiquement pendant plusieurs semaines du lit sur une chaise longue ; la nature n'ayant aucun préjugé à combattre, emploie toutes ses ressources pour leur rétablissement. Dans les villes et chez les gens aisés, au contraire, l'étiquette et les conventions exigent certaines mesures auxquelles il est urgent de se soumettre pour échapper au ridicule ; plût à Dieu qu'elles n'eussent pas des effets funestes ! Mais toutes ces visites ne tendent qu'à bouleverser la sensibilité de la femme déjà si exaltée, et donner lieu à des accidens graves : mieux vaudrait, comme chez les Caraïbes de la Guiane et quelques autres peuples, que le mari prît la place de l'accouchée, et reçût les complimens des importuns. Ce rôle conviendrait parfaitement à nos modernes Sybarites.

Les forces semblent être toujours en proportion des besoins, et l'on voit très-rarement des grossesses illégitimes, même chez des personnes très-délicates, avoir des suites fâcheuses ; parce que, voulant cacher leur faiblesse à tout le monde, elles se gardent bien

d'être malades, n'en ayant pas acquis le droit; et telle qui fût restée six semaines dans son lit, qui, deux heures après ses couches, vaque à ses travaux ordinaires.

Si la nature prescrit aux femmes de devenir mère, comme le prouvent les infirmités inséparables du célibat, elle leur prescrit de le devenir tout-à-fait, car l'accouchement est loin de rompre tous les liens qui les attachent à leurs enfans; quoique après cette époque le lien physique n'existe plus, la chaîne n'en est pas moins réelle, elle se trouve dans les besoins réciproques de la mère et de l'enfant. Rien ne peut remplacer le sein d'une mère; et ceci est également vrai au propre et au figuré; tous les purgatifs que l'on met en usage ne valent pas les premières gouttes du lait qui jaillissent de son sein, et les soins d'une nourrice mercenaire ne peuvent être comparés aux tendres sollicitudes de celle qui vous a nourri de son sang. L'allaitement maternel est, en outre, la source de l'amour mutuel de la mère et de l'enfant, le lien de l'union conjugale, et peut être regardé comme le complément de la maternité. La civilisation tend à anéantir les plus doux sentimens et les unions les plus saintes; rien ne lui est sacré, pas même le cœur d'une mère.

Les rapports sympathiques qui lient l'utérus aux mamelles prescrivent impérieusement à la mère de nourrir son enfant; il faut que l'irritation qui leur est transmise par le premier organe soit épuisée, pompée avec le lait, si je puis m'exprimer ainsi; elle ne peut être étouffée sans danger. Ce n'est pas en vain que la femme frustre son enfant de ses droits; elle en est tôt ou tard punie par les maladies les plus affreuses, connues autrefois sous le nom de *laiteuses*, et dont quelques auteurs ont tracé le tableau effrayant, mais fidèle.

Je ne dirai rien des affections auxquelles exposent certaines pratiques religieuses; on peut les rapporter à celles qui sont attachées aux professions, et dont plusieurs auteurs se sont occupés avec succès. Elles résultent des habitudes et des diverses circon-

stances dans lesquelles les individus se trouvent placés, car il est des maladies pour toutes les conditions.

Vivre, c'est sentir, a dit un célèbre médecin philosophe de ce siècle, et il est aussi impossible de concevoir l'homme sans sensations que de concevoir un effet sans causes; il lui est donc naturel de chercher à se mettre en rapports convenables à sa nature avec les objets qui l'environnent, car les impressions s'altèrent, et finissent par ne plus nous affecter.

Les sensations, comme tout le monde sait, sont de deux sortes: les unes sont excentriques, et les autres concentriques : les premières sont agréables, et produisent ce qu'on appelle *plaisir*, les secondes causent un malaise général, qui se fait surtout sentir à la région épigastrique ; on les nomme *peine*, *douleur*. Ces deux genres de sensations ont un effet également nuisible lorsqu'elles sont trop longtemps continuées : les premières excitent les organes et les affaiblissent secondairement; les secondes ont une action plus directe; elles paralysent ces mêmes organes, et causent le trouble des fonctions.

Toutes les causes de sensations ne nous affectent pas de la même manière, et c'est de là que naissent les différens goûts qui déterminent la pente des passions, et qui les portent jusqu'à l'excès, si rien ne s'oppose à leurs progrès. Heureux celui chez qui ces deux sortes de sensations agissent alternativement sur son âme; il échappera sûrement à tous les excès, et se conservera sain de corps et d'esprit jusqu'à la fin de ses jours !

L'homme court sans cesse au-devant des sensations agréables; mais, en volant de l'une à l'autre, il en a bientôt épuisé la coupe ; sa sensibilité se pervertit, et il se livre bientôt par plaisir aux passions les plus affreuses. Telle est l'histoire de Sardanapale, qui au milieu de son sérail, et entouré des jouissances de son trône, proposait des prix pour celui qui en découvrirait de nouvelles; telle est celle des Tibère, des Caligula, des Héliogabale, qui faisaient les délices de leurs festins des tortures et de l'agonie des plus

vertueux citoyens de Rome; telle est celle de Néron, qui fit ouvrir devant lui le sein où il avait pris naissance; telle est celle d'Amurat IV, qui égorgea ses quatre frères. C'est encore celle d'Alexandre, qui soupirait, en contemplant le ciel, de voir d'autres mondes dans lesquels il ne pouvait pas étendre sa domination; c'est celle de tous ces fléaux du genre humain, que l'on croit masquer par le titre de conquérant; c'est enfin celle de tous les hommes qui n'opposent aucun frein à leurs désirs, ils ne font que les aiguillonner au lieu de les satisfaire; et, parvenu à ce point d'insensibilité physique et morale, ils peuvent être considérés comme les plus misérables de tous les êtres. « L'art d'assaisonner les plaisirs en général, consiste « à en être avare. S'abstenir pour jouir, est la philosophie du sage « et l'épicurisme de la raison » (*Tourtelle*).

L'homme vivant dans l'état de nature, nu et exposé à toutes les vicissitudes atmosphériques, trouve dans les impressions reçues sur sa peau la source des sensations que l'homme civilisé cherche ailleurs : l'alternative du chaud et du froid, du vent et de la pluie, où il est continuellement exposé, suffit pour tenir sa sensibilité éveillée, et assure sa santé; car les commotions brusques, comme le remarque *Hippocrate*, sont nécessaires à l'entretien de la vie et à la vigueur, en augmentant la chaleur animale. Il attribue la mollesse des Asiatiques à la marche uniforme des saisons (1). Ce sont les changemens, dit-il, qui excitent l'esprit de l'homme et ne lui laissent aucun repos.

(1) Quel beau sujet de considération que l'influence des climats sur les mœurs des habitans! En le suivant dans tous ses développemens, ne trouverait-on pas la cause du joug despotique sous lequel quelques nations sont soumises, et de la fière indépendance de quelques autres? L'homme se met toujours en harmonie avec les objets qui l'entourent, et toutes ses fonctions en reçoivent le caractère. Le Turc, indolent, suivant l'observation de *Raymont* de Marseille, est le plus souvent atteint des maladies chroniques ou de langueur, tandis que toutes les indispositions des sauvages ont un caractère d'acuité.

Le paysan partage sa vie entre son travail et les caresses de sa famille ; il a ainsi une alternative de plaisir et de peine, qui met un frein à ses désirs ; il jouit plus par le cœur que le riche, dont toutes les sensations se bornent à celles des sens : mais l'action de ceux-ci diminue bientôt, n'ayant aucun changement dans leur mode d'excitation. Il en est du plaisir comme de la douleur; lorsqu'ils restent stables, ils émoussent promptement la sensibilité des organes qui en sont le siége.

L'homme, insatiable dans ses désirs, et brûlant d'étendre sa domination sur l'univers entier, a bientôt établi des relations commerciales avec les nations étrangères. C'est la soif des richesses, par lesquelles seulement il cherche à primer, qui lui a fait franchir les mers, et qui nous a procuré le germe d'une foule de maladies. Quelques médecins attribuent à l'irruption que les Arabes firent en Afrique, au septième siècle, la propagation de la petite vérole. Le plus grand nombre pensent que la découverte de l'Amérique a été signalée par l'apparition de cette maladie fatale, qui fait des ravages effrayans de nos jours, et qui, en consumant la santé et la vie des individus, anéantit l'activité intellectuelle, et tend sans cesse à l'abâtardissement de l'espèce ; car les dispositions, soit physiques, soit morales, innées, ou acquises, sont également transmissibles par la génération.

Personne n'ignore que les voyages maritimes de long cours ont rendu plus commun le scorbut. La peste, le typhus, la fièvre jaune, etc., ne sont-elles pas toujours le résultat de notre communication plus ou moins immédiate avec les nations lointaines? et avec leurs denrées n'achetons-nous pas tous les jours une foule de maux plus ou moins graves? « Quand je vois, disait *Adisson*, ces « tables à la mode couvertes des richesses des quatres parties du « monde, je m'imagine voir la goutte, l'hydropisie, la fièvre, la « léthargie, et la plupart des autres maladies cachées sous chaque « plat. » Tous les différens mets apprêtés par nos Apicius modernes peuvent être considérés comme autant d'éponges imbibées du prin-

cipe des maladies, et que nous avalons avec délices. La pierre, la gravelle, ne sont-elles pas dues principalement à l'intempérance et à l'usage trop exclusif des substances animales, ainsi que les expériences de M. *Magendie* semblent l'avoir démontré ? Il faut toujours ajouter à ces causes l'inaction, qui, en empêchant la transpiration, fait des reins un centre de fluxion qui ne peut avoir que des suites fâcheuses.

L'intempérance, en abattant le physique, lie et déprave les qualités de l'âme, appesantit l'esprit, et rend terrestre cette partie de la Divinité. Voyez les visages pâles de ces hommes à la suite d'un grand repas ; la vigueur de l'âme et du corps, tout est abattu chez eux ; l'estomac, après une action trop vive, tombe dans une espèce d'inertie, qui réagit de là sur tous les autres organes, et principalement sur le système nerveux. Ces rapports sympathiques avaient été entrevus par quelques médecins du siècle dernier, développés par l'illustre auteur des Rapports du physique et du moral de l'homme, plus récemment par M. *Prost*, et sont devenus les fondemens d'une nouvelle doctrine médicale, qui, dégagée de tout échafaudage systématique, pourra fournir des vérités utiles pour l'art de guérir. Cette influence sympathique des organes digestifs sur le système nerveux est prouvée par une foule d'exemples. On a vu des hommes publics, être à jeun, les plus intègres et les plus indulgens des juges ; condamner l'innocent comme le coupable après un bon dîner. Ne voit-on pas ordinairement les hommes qui se signalent par leur cruauté et leur barbarie, faire, comme l'on dit, un dieu de leur ventre ? Et les Anglais ne redoublent-ils pas d'envie de se détruire ? et n'exécutent-ils pas le plus souvent leurs sinistres projets après un bon repas ?

Ceux qui doutent de l'influence des organes digestifs sur les autres organes n'ont qu'à consulter les annales de tous les peuples, et ils seront bientôt convaincus que la somme des maux a toujours été en raison directe de la mollesse et du luxe des tables. Les premiers orbicoles ne connaissaient que des alimens simples et

sans apprêt ; de cette simplicité naissait la tempérance, compagne fidèle des bonnes mœurs et de la santé : c'est ce qui a fait dire que la bonne chère a plus fait périr d'hommes que le fer : *Plus gula quàm gladius.* Une nation sobre fera toujours trembler ses voisins; et le seul moyen de la subjuguer, c'est de lui donner de nouveaux besoins et de lui inspirer le goût du luxe, et bientôt les excès en tous genres énerveront les corps vigoureux des citoyens, et livreront passage aux maladies et à l'esclavage. Alexandre, voulant retenir sous sa dépendance un peuple ichthyophage, le contraignit à se vêtir et à user de nouveaux alimens. César redoutait les Belges, parce que les arts et le commerce ne les avaient pas amollis. Les Spartiates, les Perses, les Scythes, les Germains et les Romains, dans les premiers temps de leur république, étaient sobres, et en même temps sains et vertueux. Que l'on compare ces peuples avec les efféminés Sybarites, et l'on verra bientôt de quel côté se trouve l'avantage. Athènes et Rome, au faîte de la grandeur, ne déchurent que lorsque le luxe leur eut présenté, avec les dépouilles des autres nations, des alimens nouveaux et des assaisonnemens raffinés : et ces nations, maîtresses de la terre, servirent bientôt de trophée à des peuples barbares, mais sobres.

Je n'ose aborder une question qui a déjà été le sujet des réflexions des médecins, et qui est de déterminer quelle est l'influence des passions, et par suite de la civilisation sur l'aliénation mentale. La folie est la maladie de la civilisation, et est toujours en rapport direct avec ses progrès. En Angleterre, il y a deux fois plus d'aliénés qu'en France, quoiqu'il y ait près de la moitié moins de population. Les départemens de Vaucluse, du Gard, des Bouches-du-Rhône, en fournissent moins que le reste de la France ; tandis qu'on en voit plus à proportion dans celui du Pas-de-Calais. Après l'Angleterre vient la France, relativement au nombre des aliénés que l'on y trouve; ensuite l'Italie et l'Espagne. La Russie n'en compte que très-peu, si ce n'est dans les grandes villes. Il n'y a pas de doute que le nombre augmentera à mesure que la civilisa-

tion fera des progrès, et que l'usage des boissons alcoholiques deviendra plus général; car c'est principalement à l'abus de cette boisson qu'est due la plus grande fréquence de l'aliénation mentale chez les Anglais.

Les révolutions politiques, en changeant la face de l'état où elles s'exécutent, changent aussi les dispositions morales et les affections du corps; en sorte que l'on pourrait, comme le dit M. le docteur *Esquirol*, faire l'histoire d'une nation en faisant celle des diverses espèces de folie qui ont régné à différentes époques, et j'ajouterai de toutes les maladies en général. Nous en trouvons des exemples en faisant un pas derrière nous. La langueur, l'inertie morale, l'hypochondrie vaporeuse, etc., qui, au dix-huitième siècle, ont exercé les talens des *Rob. Whytt*, *Lorry*, *Pomme*, *Tissot*, n'ont-ils pas disparu de l'horizon lors de la révolution? A cette époque, les intérêts froissés, les fortunes menacées, les chutes des uns, les prospérités inouïes des autres, ont doublé l'empire de l'activité intellectuelle, allumé l'ambition, et donné naissance aux manies furieuses, aux fièvres malignes meurtrières, aux maladies organiques du cœur, aux ruptures de cet organe, etc.; de là des asthmes, des hydropisies, différentes phlegmasies, la mort subite, etc.

L'abattement, l'état de stupeur dans lequel plusieurs personnes ont été plongées par leur chute, en réagissant sur le physique, a produit cette foule de maladies qui sont si difficiles à déraciner et qui reconnaissent pour cause prochaine l'inertie des organes.

A cette même époque, et un peu plus tard, les guerres, en arrachant les jeunes gens du sein de leurs familles et en les entassant dans des camps, ont rendu plus fréquente la nostalgie, et facilité les ravages de la peste, du typhus, de la fièvre jaune, qui, à différentes époques, ont tourmenté nos armées.

Mais c'est trop m'étendre sur cette question; il appartient au célèbre médecin que je viens de citer de nous faire connaître les rapports de l'entendement de l'homme et de ses affections corporelles avec

ses relations sociales. Peut-être sera-t-il conduit à dire avec *Stahl*, qu'*avec le savoir, la mort est entrée dans le monde.*

Si l'on examine bien attentivement la marche graduelle qu'ont suivie les maladies dans leur développement, on sera peut-être frappé de la justesse de cette dernière pensée. Mais l'effet était inévitable, puisque la cause se trouve dans la nature même de l'homme, dans cette extrême sensibilité dont il jouit, dans sa perfectibilité, et dans la faculté de la voix articulée. Toutefois est-il vrai qne les choses auraient pu rester à un état plus modéré que celui où elles sont parvenues parmi nous.

Nous avons vu en commençant que l'homme est né bon, sensible et reconnaissant, et que ce n'est que par les modifications qu'il a subies par nos institutions sociales qu'il a été porté à faire le mal; nous avons vu aussi que le premier pas qu'il a fait vers la civilisation a été conduit par le désir de dominer; en sorte que l'on peut considérer l'ambition comme le ressort du monde moral. L'excès de travail, ou bien plutôt l'oisiveté et les débauches, ont usé le principe de la vie; car, comme le dit *Buffon*, il est impossible d'abuser autrement de ses forces que par elles; de l'état de faiblesse qui en est résulté sont nées les maladies; et maintenant jusqu'aux transitions des différens âges, qui se faisaient sans secousses, tout est marqué par des infirmités.

Je n'ai considéré la société que dans ses abus; mais, comme je l'ai déjà dit, je suis bien éloigné de penser qu'elle soit en tout funeste au genre humain. Je sais bien qu'elle a des avantages infinis que compensent en quelque sorte les maux qu'elle produit. La nature place toujours le mal à côté du bien, comme dans les champs les plantes vénéneuses naissent à côté de celles qui sont salutaires. A tout bien considérer, il n'y a que les abus qui soient nuisibles; les choses les plus mauvaises par elles-mêmes peuvent devenir avantageuses, lorsqu'on en fait un usage modéré. N'a-t-on pas vu, et ne voit-on pas tous les jours les poisons les plus violens

être des remèdes très-efficaces entre les mains des médecins? Ainsi, la société aurait été très-avantageuse pour l'homme, si l'oisiveté ou l'excès de travail, l'intempérance ou les jeûnes forcés, les veilles, les passions, les chagrins et les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états, et dont les âmes sont perpétuellement rongées, enfin si les excès en tous genres n'en avaient pas découlé : ils sont les garans que la plupart de nos maux sont produits par la civilisation, et qu'ils sont notre propre ouvrage.

L'art social est parvenu à un tel point, qu'il est obligé de suivre une marche rétrograde pour aller vers sa perfection; la direction qu'il a prise a conduit d'abus en abus. Les facultés de l'homme n'ont jusqu'ici été employées qu'à lui créer des malheurs; il faut maintenant qu'il les emploie à se rapprocher de l'état de nature, à fouiller les trésors cachés de l'âme humaine, et il y trouvera des jouissances solides et un bonheur durable.

PROPOSITIONS

SUR LES SCROPHULES.

..... *Formas se vertit in omnes.*
VIRG.

I.

On donne le nom de *scrophules*, d'*écrouelles*, d'*humeur froide*, de *favus*, de *maladie scrophuleuse*, *écrouelleuse*, *strumeuse*, etc., à une affection qui dépend de l'inertie de tous les systèmes, et du système lymphatique en particulier.

II.

La maladie scrophuleuse est héréditaire ou acquise.

III.

Toutes les causes débilitantes peuvent la développer ou la produire.

IV.

Les personnes qui ont un tempérament lymphatique y sont prédisposées.

V.

La prédisposition aux scrophules est caractérisée par quelques signes particuliers.

VI.

Pour procéder méthodiquement à l'examen des différentes formes sous lesquelles la maladie scrophuleuse se présente, on peut la

considérer séparément dans les bouches absorbantes, dans les vaisseaux et dans les ganglions du système lymphatique ; mais nous commencerons par ces derniers, comme étant le plus souvent affectés.

A. *Ganglions.* Lorsqu'ils sont le siége de la maladie, ils se montrent sous la forme de tumeurs, d'abord dures et indolentes, ensuite molles, et en même temps douloureuses ; elles occupent le cou, ou le mésentère, ou le voisinage des grandes articulations.

B. *Vaisseaux.* Les propriétés vitales y étant très-obscures, ils ne sont jamais ou presque jamais affectés.

C. *Bouches absorbantes.* Elles sont pour ainsi dire paralysées, lorsqu'elles sont le siége des scrophules, soit que cela ait lieu par une véritable atonie, ou par une aberration de leur sensibilité ; il résulte de là un amas des sucs ou des liqueurs sécrétées qui donne lieu à des endurcissemens, le gonflement des parties, des excroissances, des hydropisies, etc.

VII.

Les matières qui devraient être absorbées, stagnant et s'accumulant de plus en plus dans une partie, lui deviennent hétérogènes, et, comme tous les corps étrangers, elles ne peuvent séjourner dans l'économie sans devenir un stimulus direct ; alors elles développent une inflammation qui a toujours pour but de les expulser. C'est ainsi, je crois, que l'on doit concevoir la suppuration des glandes et des autres engorgemens scrophuleux.

VIII.

Quelques organes sont quelquefois entièrement ou en partie le siége d'un engorgement scrophuleux ; cela se remarque surtout aux ovaires. Alors il y a le plus souvent une hydropisie, qui est re-

gardée comme symptomatique de cette lésion, et qui au contraire dépend de la même cause qu'elle; car on ne peut guère concevoir comment la lésion d'organes si peu essentiels à la vie peut produire un si grand désordre dans l'économie.

IX.

Les hydropisies scrophuleuses essentielles sont plus communes qu'on ne le croit, généralement; elles sont caractérisées par tous les signes qui caractérisent la constitution scrophuleuse; elles viennent lentement, et ne sont précédées d'aucune inflammation ni d'affections, suites de cette inflammation. Elles compensent, chez certains individus, d'autres symptômes scrophuleux, dont sont ou ont été atteints les autres membres de leur famille.

X.

Les phénomènes locaux, si différens entre eux, et qui se rencontrent le plus souvent dans les scrophules, ne constituent pas la maladie elle-même; ils sont les conséquences d'une affection générale plus ou moins profonde.

XI.

Dans le plus grand nombre de cas de scrophules, et principalement dans les hydropisies, on peut concevoir la lésion des exhalans coïncidant avec celle des absorbans.

XII.

Les principes du traitement des scrophules consistent à écarter autant que possible les causes qui peuvent favoriser les progrès de la maladie, et à faire suivre un régime restaurant au malade, en même temps que l'on administrera les médicamens convenables: en un mot, il faut diriger tous ses soins vers l'affection générale.

XIII.

Les remèdes propres à combattre la maladie scrophuleuse, sont ceux susceptibles de donner un éveil à tous les systèmes de l'éco-

nomie, et principalement au système lymphatique ; ils sont internes ou externes.

XIV.

Les remèdes internes doivent être pris dans la classe des toniques excitans.

XV.

Les remèdes externes sont généraux ou locaux ; les premiers consistent en des frictions sèches, l'exercice, l'insolation, des fumigations, des bains, etc. ; et les seconds, dans l'application de quelques substances irritantes sur les parties endurcies, les tumeurs, afin de réveiller leur sensibilité engourdie; ou bien de quelques relâchans, pour modérer l'inflammation, lorsqu'elle est trop vive.

XVI.

Plus que dans aucune autre maladie, la récidive est à craindre dans les scrophules, et il est urgent de s'y opposer par la continuation des moyens déja employés, et ne les cesser que graduellement, et lorsqu'on sera sûr d'avoir pour ainsi dire changé la constitution de l'individu ; ce qui demande beaucoup de temps et de persévérance de la part du malade et du médecin.

E NONNULLIS CLARISSIMIS AUCTORIBUS SENTENTIÆ EXCERPTÆ.

I.

Vel corpus vel animus exercere *nequeunt*, ubi mutationes non sunt vehementes. (Hipp., *edent. Foesio*, p. 292.)

II.

Ipsæ (mulieres Scythicæ) quæ nulla corporis exercitatione utuntur, et præpingues sunt, earumque ventres frigidi et molles, ex quibus necessariò consequitur non admodùm fecundam esse gentem. Cujus rei magnam conjecturam præbent famulæ, quæ, cùm virorum congressum non appetunt, propter exercitationem et carnis gracilitatem concipiunt. (*Ibid.*, p. 292, 293.)

III.

Rerum siquidem unò se habentium modò æquabilitas, socordiam ingenerat; varietas verò corpus et animum ad laborem excitat. (*Ibid.*, p. 294.)

IV.

Vereque simile est inter non multa auxilia adversæ valetudinis, plerumquè tamen eam bonam contigisse ob bonos mores, quos neque desidia neque luxuria vitiârunt : siquidem hæc duo, corpora priùs in Græciâ, deindè apud nos afflixerunt. Ideòque multiplex ista medicina, neque olim apud Græcos, neque apud alias gentes necessaria, vix aliquot ex bonis ad senectutis principia perducit. (Celsus, *de Re medicâ Præf.*, lib. 1.)

V.

Horum fortissimi (è populis Galliæ et Celtis) sunt Belgæ; propterea quòd à cultu atque humanitate provinciæ longissimè absunt; minimèque ad eos mercatores sæpè commeant, atque ea quæ ad effeminandos animos pertinent, important. (Cæsaris *Commentaria*, lib. 1.)